

—Elle a enfin renoncé pourtant ?

—Oui, mais alors elle s'est vue forcée de défaire tout ce qu'elle avait fait. Pour pousser M. de Solange, elle lui avait créé une importance artificielle ; elle s'était étudiée à lui donner l'air du chef de la famille et n'avait agi pour ainsi dire que sous son enveloppe ; une fois son impuissance reconnue, il fallait lui reprendre une à une toutes les forces qu'elle lui avait prêtées ; il s'agissait enfin, après avoir passé dix ans à faire prendre un fantôme pour un homme, de rejeter ce fantôme dans le néant et de se mettre à sa place sans avoir l'air de rien déranger.

—Et Mme de Solange a réussi ?

—Elle a réussi. Son mari est rentré insensiblement dans l'ombre. Les habitudes indépendantes qu'elle lui avait données pour le faire valoir, elle les lui a reprises jour par jour. On a vu cette individualité s'éteindre comme on l'avait vue se former. Elle a réaccoutumé le monde à ne voir qu'elle, à ne connaître qu'elle : elle seule est riche, elle seule est influente, elle seule existe. Le nom de son mari même lui appartient ; c'est elle qui le porte ; lui, on l'appelle *le mari de Mme de Solange*.

—Et il a consenti à cette annulation ?

—Non pas sans lutte. Comme on touchait à ses habitudes, il a d'abord résisté ; mais que pouvait une aussi frêle intelligence contre la terrible volonté de cette femme ? Aujourd'hui le mari de Mme de Solange est un vieillard presque en enfance, que l'on soigne à part dans un appartement retiré et que la voix de sa maîtresse fait trembler. Nul ne lui obéit, et les étrangers mêmes n'y prennent point garde. Il est chez Mme de Solange comme un portrait de famille accroché au mur. Il ne parle à personne et personne ne lui parle. Sa fille seule, sortie du couvent depuis quelques mois, lui témoigne une affection dont il semble heureux ; mais cette consolation lui sera bien vite enlevée, car Mme de Solange n'a point renoncé à ses projets ambitieux et sait par expérience que les efforts d'une femme seule ne peuvent conduire bien loin. Aussi, ne tardera-t-elle pas à marier demoiselle Jeanne, et ce qu'elle n'a pu faire par son mari, elle l'essayera par son gendre.

—Et j'espère qu'elle y réussira, maître Durocher, dit le gentilhomme, car ce gendre est trouvé.

—Je m'en doutais, dit tranquillement le notaire.

—Et vous le connaissez ?

Durocher leva la tête avec une sorte d'étonnement.

—M. le comte a bien mauvaise opinion de mon intelligence aujourd'hui, dit-il en souriant.

De Lanoy lui frappa sur l'épaule.

—Eh bien oui, Durocher, dit-il, on m'avait proposé ce mariage, et tout ce que je viens d'apprendre me décide. Vous savez dans quel état le désordre et les procès de ma mère m'ont laissé ; il faut qu'une riche alliance rétablisse ma fortune et me permette de prendre une maison digne de mon rang. Quant à la naissance de Mme de Solange, ce sont de ces choses au-dessus desquelles doit se mettre un esprit éclairé. Que la noblesse ait son privilège, c'est de droit, et personne, je pense, n'y peut trouver à redire ; mais je partage, du reste, l'avis de notre grand poète : "Les mortels sont égaux, etc.," dans notre siècle il faut de la philosophie, mon cher Durocher. La dot de la petite me servira d'ailleurs à acheter une charge importante ; avec mon nom je puis arriver à tout.

—Ainsi, monsieur le comte ne s'effraie point de l'ambition de Mme de Solange ?

—Loin de là, mon cher, je m'en réjouis ! Ne pouvant arriver que par moi, elle n'épargnera rien pour me pousser en avant. Sa fortune, ses relations, son adresse, tout sera employé à mon profit. En galanterie comme en politique, nul ne peut remplacer une vieille femme. Elle hasardera mille démarches que l'on ne pourrait faire soi-même, rend mille services qu'une plus jeune refuserait par inexpérience ou par scrupule. N'appartenant plus à aucun sexe, elle peut être la confidente de tous deux. Elle remarque ce qui vous échappe, intrigue, rampe et ment pour vous !

—M. le comte peut avoir raison, dit le notaire ; avoir une vieille femme dans ses intérêts, c'est prendre le diable à son service ; on peut s'en bien trouver tant qu'on ne lui vend point son âme.

—C'est à quoi je prendrai garde, Durocher, dit le comte ; je veux bien que Mme de Solange me mène, mais comme la poudre pousse le boulet, c'est-à-dire à condition que je serai en avant ; c'est, du reste, chose facile et que je crois entendre.

—En effet, dit l'homme de loi avec un sourire où perçait l'ironie, j'ai toujours vu M. le comte habile à se faire des serviteurs, sans s'astreindre à leur payer de gages ; aussi lui seul me semblait-il capable de lutter contre Mme de Solange ; peut-être même n'aura-t-il point à s'en plaindre ; quand les forces sont égales, on est juste par nécessité.

—Je l'entends ainsi, dit le gentilhomme en se levant ; préparez, mon cher Durocher, un projet de contrat qui puisse être avantageux aux deux